

La question de religion n'a, je crois, rien à faire ici, puisque au contraire toute religion enseigne la charité ; alors c'est parce qu'ils n'ont pas le sou.

Eh bien, le raisonnement ne paraît pas millionnaire, car ces pauvres diables là se trouvent dans des conditions toutes spéciales et il n'y a pas à dire qu'on va les renvoyer dans leur pays, puisque, de par la volonté d'un empereur autocrate, ils n'en ont plus.

Que voulez-vous qu'ils deviennent ; veut-on les tuer ou veut-on les forcer à devenir assassins ou voleurs, pour pouvoir donner à manger à leurs femmes et à leurs enfants ?

C'est vraiment une singulière manière de comprendre nos devoirs et je ne crois pas qu'on arrive à les convertir de cette façon là.

J'entends un bûnet dire qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent parce que leurs aïeux ont crucifié Jésus-Christ. En voilà un raisonnement ! Et parmi tes aïeux, es-tu bien sûr de ne pas compter un Juif ?

Qu'ils se convertissent, dit un autre. Et puis après, leur âme aura plus de chances de se sauver, mais on ne les en chassera pas moins, parce qu'ils n'ont pas le sou.

Non, cette manière d'agir est tout au moins arbitraire, pour ne pas dire plus.

ECHOS DE LA BOHEME CANADIENNE

Paris, août 1891.

Ce sont maintenant les vacances et nous avons vaillamment gagné nos épaulettes, c'est-à-dire quelques semaines de repos. Aussi la Bohème se débande et disperse. Chacun prend son bord et emploie le temps du chômage à ce que bon lui semble. Les uns gagnent le bord de la mer, attirés qu'il sont par mille beautés alléchantes : splendeurs des couchers du soleil naufrageant dans le gouffre aux couleurs glauques, longs frissons des vagues immobiles comme un immense tapis vert mollement tendu, aux heures d'agitation aboiments prolongés de l'onde sur la grève désertée, grands bals, le soir, dans les vastes salons des hôtels, danses, courses, flirtage, amusements de toutes sortes enfin.

D'autres aimant moins le tapage et goûtant davantage les douceurs d'une rêverie que rien n'interrompt et que la chanson des feuilles et des nids berce et prolonge vont simplement se blottir dans quelque coin frais et paisible d'une campagne voisine. C'est moins luxueux, plus accessible à nos bourses et la retraite est, à mes yeux, vingt fois plus délicieuse. Il y manque la mer, il est vrai, mais pour celui qui sait scruter les prodiges épars sous ses yeux, tout dans la nature est superbe et peut tarir les sources de son admiration. Pour moi qui adore la mer, rien sans doute ne peut la remplacer, mais d'un autre côté, la parfaite quiétude, les longues battues sous les bois sonores, les paresseuses somnolences le long des sentiers couverts, les lectures restées inachevées, la cueillette des plantes rares et la moisson des scarabées aux carapaces écailleuses, le timbre fêlé des cloches pendant au cou des chèvres, les senteurs de foin mûr et mille autres choses charmantes dont se compose la vie champêtre compensent amplement, selon moi, le brouhaha bruyant, joyeux peut-être, mais ininterrompu et fatigant souvent, des plages noircies de touristes.

Enfin une troisième catégorie à qui il faut les grandes distractions, une succession rapide de tableaux riants ou de mouvements grandioses s'est décidée pour de longs voyages en-deça et au-delà de la frontière française. Rien, en effet, n'est plus intéressant que d'aller à grandes journées, variant les scènes à contempler, étudiant les mœurs observant les peuples et les contrées. Mais si l'on veut voyager avec profit, noter quelques impressions, bien voir et bien goûter, je doute fort, à moins que je ne sois dans l'erreur, que ce soit là un

moyen de se reposer l'esprit des travaux que l'on vient de suspendre.

Le chemin de fer a des secousses qui brisent, la vie devient nécessairement très irrégulière et la longueur du trajet ne nous laisse que peu de temps de relai aux stations que l'on croit devoir mériter notre attention. Et puis joignez à cela les indications thermométriques à cette époque de l'année et vous aurez les motifs de mon avis. Mais voyez-vous le *de gustibus* est implacable comme toujours et sera souvent l'excuse de bien des inepties.

Pour nous et quelques autres à qui il en coûte quelque peu de fuir le quartier Latin, notre départ n'est plus, toutefois, qu'une question de jours, d'heures peut-être. Il nous tarde d'aller nous ensevelir dans un endroit que nous avons rêvé, tout fleuri et bien solitaire. La campagne rapproche du ciel et la solitude dégage quelque chose de mystique et de pur qui donne à l'âme des extases. Et nous aurons tant de joie à aller reposer notre esprit et notre cœur. La vie à Paris—toute de fièvre et d'égoïsme—fatigue l'un et dessèche l'autre. Il est temps, après dix mois de travail, de retremper l'un et l'autre dans un bon bain de verdure et de rosée. Quelques lampées exquises d'aurores limpides et d'air non contaminé achèveront la guérison ébauchée.

Mais je ne veux pas anticiper sur les jouissances que je savoure d'avance et je promets—à ceux que ne lasse pas mon verbiage—quelques détails sur mon séjour dans le hameau que j'aurai choisi.

Pourvu toutefois que dame Fortune ou sire Destin ne s'amuse pas à donner des chiquenaudes sur le château de cartes de mes rêves bleus !

\* \*

D'ailleurs, Paris, en ce moment, n'offre guère d'attraits. Grand nombre de théâtres sont fermés, les amusements qui pullulent, l'hiver, ont ralenti leur tourbillon joyeux, tout le monde chic et bruyant a reflué vers les bains de mer ou les places d'été. Ces refuges séduisants qu'envahissent les gens pendant la relâche générale qui revient périodiquement, à ce temps de la saison, sont tous comme autant de faubourgs de la capitale, et ils en gardent l'entrain et l'activité.

C'est peut-être le tort des lieux de villégiature de n'être pas restés ce qu'ils devaient être et ce qu'ils étaient primitivement, c'est-à-dire de simples villages ou hameaux favorisés par la nature, avec un beau ciel, un bon climat, parfois quelque chose de plus, une plage propice, une source minérale, mais où l'on pût en tout temps trouver, avant tout, le moyen de vivre sans gêne, sans contrainte, satisfait de plaisirs rustiques et d'amusements familiers.

Mais le Parisien est un peu routinier, et plutôt que de changer d'existence, de mœurs, d'habitudes, il y a tout transporté. Le luxe n'a pas été oublié—l'étiquette s'y montre aussi sévère—la mode—cette grincheuse—s'y est installée. On y joue la comédie, on va au café concert, et quand on s'ennuie on va se délasser aux courses. Il faut y recevoir, il faut y danser.

En résumé, le repos qu'on y cherche et qu'on croit trouver ne s'y rencontre jamais. Et aujourd'hui, quinze jours à Trouville, à Vichy ou à Salies, ce n'est plus—pour la plupart—refaire sa santé et une provision de forces pour l'année de travail qui va commencer ; pour le beau sexe, c'est faire montre de toilettes neuves, ajouter un chapitre à leur roman ou tendre la ligne aux poissons et aux maris ; pour le sexe fort, c'est faire du sport, ébaucher de galantes aventures ; et pour tout le monde c'est simplement changer de fatigues.

Le progrès gâte tout, décidément.

Mais il ne faut pas se plaindre, car c'est le résultat nécessaire, inévitable, de ce désir d'innover, de cette rivalité dans le confort et la vogue—les hôtels pour être les plus fréquentés, les villas pour être les plus remarquées. Ensuite, le Parisien quitte difficilement Paris, et la crainte de l'ennui lui a fourni la malencontreuse idée de faire des endroits qu'il patronise autant de capitales en miniature.

C'est tellement exact que nombre de Parisiens, s'ils étaient libres de le faire, resteraient dans l'enceinte des murs, pendant les semaines de congé officiel, plus certains d'y trouver la tranquillité dont

ils ont besoin. Mais il faut subir la corvée. En effet, tout le monde est tenu de faire au moins ses quinze jours. Nulle part ailleurs qu'ici, croyons-nous, cette habitude est aussi générale. Personne n'est exempt, et l'habitude est tyrannique, en ce sens qu'elle devient loi pour tous.

Si vous dérogez, si vous ne vous éclipsiez pas pour quelque temps, c'est que vous êtes à la dèche, c'est que vous économisez, c'est que vous filez quelque amour clandestin, c'est que les affaires sont tendues et les cancanes de toutes sortes vont ainsi leur train jusqu'à ce que vous ayez satisfait aux exigences prescrites par le cérémonial de la vie parisienne.

Il est même au su de tout le monde que nombre de gens, acteurs, chanteurs, journalistes et d'autres encore, sont souvent forcés de mettre leurs bijoux—quand par hasard ils en ont—au Mont-de-Piété afin de pouvoir se payer le luxe de quelques jours d'embêtement aux bains de mer. Mais ils y seront quand même, l'habitude le veut !

Pour nous qui sommes dégagé de toutes ces tracasseries, qui suivons d'abord nos goûts et nos inclinations, si nous nous exilons de Paris ce sera pour gagner la solitude. Si nos désirs sont irréalisables nous préférons à la vie enfiévrée des places à la mode le séjour parfumé de notre chambre. Pour oublier la fraîcheur des buissons, j'aurai l'ombre de mes bouquins verts estomptant ma table de travail et pour remplacer le froufrou des feuilles agitées et le murmure des ruisseaux, j'aurai le méli-mélo de mes paperasses froissées où mon âme aime à musarder de longues heures...

QUARTIER CHINOIS A SAN-FRANCISCO  
(Voir gravure)

Chacun sait que San-Francisco est à peu près la ville américaine qui héberge le plus de Chinois. Au temps fameux où les mines de la Californie faisaient sensation dans l'univers entier, les fils du Céleste Empire, alléchés par l'appât du gain, inondèrent ce pays de l'or. Depuis ce temps les autorités de Washington les ont frappés d'ostracisme, mais ça n'empêche pas que la Chine est largement représentée sur la terre libre de l'Amérique.

Enfants de la civilisation orientale, ils ne se sont jamais fusionnés avec ceux qui représentent la civilisation latine. Ils sont demeurés avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs costumes bizarres et... leur longue tresse de cheveux, et ils choisissent de préférence pour fixer leurs demeures, quand ils se sentent assez nombreux, certain quartier des villes qu'ils habitent.

La gravure représente une rue de San-Francisco dans le quartier chinois. Cette partie de la ville ne manque point d'originalité. L'on voit les asiatiques dans toute leur activité et tout leur grotesque attifage. Des enseignes couvertes d'hiéroglyphes décorent la devanture de vastes buanderies. Et de tous les objets exposés aux regards dans ce tableau, il n'en est pas de plus plein d'intérêt que la posture semi-artistique, semi-comique du chinois, qui, campé sur un portique, lance des regards assassins aux belles américaines.

Quelle figure prosaïque !—J. G. B.

" L'ANGELUS "

Madame Pinkerton a exposé, ces jours derniers, devant quelques invités, dans une des salles du Musée d'histoire naturelle, une copie faite par elle-même du fameux tableau de Millet.

Cette copie nous paraît donner une bonne idée de l'original. Les deux personnages qui sont en prières, au son de la cloche de l'église du village, que l'on voit au loin, les teintes du couchant répandues dans l'atmosphère, de même que le sol fraîchement remué, ont été bien rendus.

Nous offrons nos sincères félicitations à Mme Pinkerton, et nous l'engageons à poursuivre l'étude des beaux-arts pour lesquels elle a un réel talent.—G.-A. D.